Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 16

Artikel: Entre amis. - Les petits soupers
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189218

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pourrait vous en cuire ! Plus loin, le noir Africain, aux lèvres épaisses, aux cheveux crépus. Voici les Malais, au teint cuivré, lestes, souples et plus secs qu'un tas de *belues* (1); on les a engagés comme plongeurs pour les scaphandres, ce qui est leur spécialité. Puis des Chinois, aux longues tresses, race enfantine et douce, prêtant à rire, avec leurs yeux en chanfrein et leur peau tannée à la *greube* (2), produisant peu, mais vivant de riz et de pépins de courge et se contentant d'un très modique salaire; *par exemple*, je n'ai pas compris pourquoi on les appelait des *colis;* en définitive, c'est des hommes aussi bien que nous autres Européens *que* nous blaguons tant ! Voici, enfin, deux Maoris de la Nouvelle-Zélande, aux allures simiennes, les mêmes, dit-on, qui servirent de type à notre illustre professeur, M. Carl Vogt, pour sa fameuse thèse que l'humanité tout entière, — y compris les recteurs d'université, — dérive, par degrés plus ou moins successifs, de l'honorable confrérie des quadrumanes.

Les travaux, bien dirigés, avançaient donc avec rapidité, au grand contentement du public. Tout-à-coup circule une rumeur sinistre; le typhus est dans nos murs ! Hélas ! ce n'était que trop vrai : la mort moissonnait parmi nous, frappant de préférence les jeunes et les forts. Les « croque-morts » étaient sur les dents et menaçaient déjà de se mettre en grève, comme il arrive toutes les fois que l'ouvrage *donne fort*. — Avec la fatale épidémie, la polémique au sujet de nos eaux reprit de plus belle. On pétitionnait à tort et à travers, chacun avait son projet; on voulait faire venir à grands frais des eaux du Jura, et que sais-je encore ? Les autorités et les journaux avaient beau chercher à rassurer le public, rien n'y faisait. On ne buvait plus que des eaux filtrées ou minérales, Evian, Montreux, St-Galmier, etc., à la grande satisfaction des marchands.

Il y avait alors certain magistrat encore jeune, vif, alerte et toujours courant, que j'avais surnommé par devers moi et pour mon usage personnel, « Inspecteur général des pavés ». Or, un jour du mois de mars, vers les six heures du matin, le dit « Inspecteur » ayant donné son coup d'œil aux travaux de l'égout sur le quai, s'achemina vers le Jardin anglais, tout en lisant son « Journal», qui avait une liste de morts à n'en pas finir. Il faisait une belle matinée de printemps; le jardin commençait à fleurir, et on aspirait à pleins poumons ces saines odeurs printannières qui sortent de terre. Notre « Inspecteur », accoudé sur la balustrade faisant face au lac, regardait machinalement couler l'eau, lorsque deux de ses cinq sens se trouvèrent tout-à-coup désagréablement frappés : à quelques encâblures, surgissaient des corps d'aspect, de formes et de couleurs étranges. Mollement bercés par la brise légère, ils flottaient à la dérive et en colonnes serrées — formation de combat — doucement entraînés par le courant du Rhône bleu. « Qu'est-ce que ces » machins-là ? se dit notre Inspecteur; tiens, mais » je connais ce parfum ! Sapristi, je ne suis malheu- » reusement ni ingénieur, ni médecin, pas même » chimiste, mais quelquefois pêcheur, à mes heures » perdues. Or, oncques ne vis semblables poissons » nager en ondes pures ! je veux en avoir le cœur » net ». — Sitôt dit, sitôt fait : il s'en fut quérir une bouteille qu'il remplit du perfide liquide et courut chez un pharmacien de ses amis, habile chimiste, qui en analysa séance tenante le contenu. Grands dieux ! quelle collection de microbes, de matières en suspension et autres ingrédients; c'était un vrai bouquet de fleurs !

Sans perdre un instant, il fit part à ses collègues de sa précieuse découverte, et c'est ainsi que fut décrétée la prolongation du grand égout jusqu'à l'embouchure du *Nant de Jargonnant*, afin de capter ce ruisseau peu catholique. Par mesure de précaution et en attendant le résultat de ce travail dont l'exécution prendrait au moins une année, on décida, en outre, de prolonger la prise d'eau de la machine par dessous le pont des Bergues, celui du Mont-Blanc et le *goléron* jusqu'en plein lac.

(*La fin prochainement.*)

(1) Copeaux. — (2) Sorte d'ocre jaune commun.

Entre amis. — Les petits soupers.

L'autre jour, quelques amis se donnaient rendez-vous chez l'un d'eux, à Vevey.

— Eh bien, je vous attends dimanche, dit ce dernier, vous viendrez manger ma soupe, là, sans façon, « à la bonne franquette » : mon dîner de tous les jours ; c'est bien entendu.

— Bien entendu, autrement nous n'accepterions pas.

Ceci amena tout naturellement la conversation générale sur les bonnes habitudes d'autrefois, où l'on s'invitait sans dérangement pour celui qui recevait, sans gêne pour celui qui était reçu. Chacun reconnaît qu'aujourd'hui ce n'est plus ça, et qu'on ne sait pas faire la moindre invitation sans « mettre tout par les écuelles. » On vous dit : « C'est sans cérémonie, nous ne « mettrons » rien de plus que quand nous sommes seuls, en famille. » Sur ce, vous acceptez. Mais quand vous arrivez, vous ne tardez pas à vous apercevoir qu'on n'a pas tenu parole et qu'il y a tout un branle-bas dans la maison.

En ouvrant la porte, des fumets variés flattent votre odorat ; le parquet des corridors est fraîchement ciré, tout y est en ordre ; les vieux habits, les chapeaux, les cannes et les parapluies, encore suspendus aux crochets dans l'après-midi, ont complètement disparu. Pas un coin sombre ; des lampes partout ; c'est une vraie illumination. La cuisinière, les mains noircies, les joues en feu, le béret en arrière, s'agite, se démène comme un diable dans sa cuisine ; tout frit, chante, crépite ou mitonne dans les casseroles.

Sans en avoir l'air, madame n'est pas moins affairée ; elle vous reçoit avec un calme apparent, mais elle a hâte de vous voir passer au salon pour pouvoir vaquer à ses petits préparatifs. Elle sort du buffet de service ses plus beaux verres de cristal, ses plus beaux couverts, sa vaisselle la plus fraîche, et ses mignonnes tasses à café, dont on se garderait bien de se servir en temps ordinaire.

Le mari, — cet ami qui doit vous recevoir sans façon, — vous offre un apéritif et met sous vos yeux quelques bibelots, quelque album photographique, pour vous distraire un peu en attendant que le souper soit servi. Puis il ne tarde pas à vous échapper pour descendre au cellier choisir lui-même ses meilleurs vins, ou s'informer à la cuisine si tout est en règle, si tout sera cuit à point, si le plat de résistance fera bon effet.

Et renseigné sur tout, il vous rejoint au salon, comme quelqu'un qui vient de quitter le travail pour prendre son repas, sans se demander ce qu'il y aura sur la table. C'est bien naturel du reste, puisqu'il est convenu qu'il vous recevra sans façon, avec le menu de tous les jours,... avec du « réchauffé » peut-être.

Quoique bien jouée, cette petite comédie ne donne point le change à l'invité. Aussi, quand son tour viendra, il agira de même ; que dis-je ? il fera mieux encore ; car depuis deux jours il se demande si sa cave est assez bien garnie, si les vins sont assez variés et s'il ne pourrait pas vous offrir quelque vieille bouteille à sensation, quelque chose qui surpasse en âge, en finesse, en fumet, tout ce que vous lui avez offert l'autre soir.

Pendant ce temps, madame est allée chez le marchand de volailles et chez son boucher se pourvoir de quelques pièces de premier choix, qui forceront nécessairement l'invité à s'écrier : « Diable ! je ne pourrais pas vous recevoir ainsi chez-moi !... Mais c'est parfait, distingué, délicieux !

Alors monsieur et madame seront contents !

Et voilà comment on arrange aujourdhui les choses entre amis ; — ou plutôt voilà comment on les gâte.

Ah ! notre ami T., de Vevey, savait tout cela quand il nous disait qu'il regrettait le bon vieux temps, ce temps où l'on s'invitait très fréquemment parce qu'on pouvait le faire sans dérangement, n'ayant pour principal but que le plaisir d'être réunis.

Aujourdhui, on se voit moins, on se fréquente moins, on s'invite moins parce que... disons le mot : ça coute trop cher !

Brisons donc avec cette manière de faire ; les bonnes et agréables relations, les relations suivies y gagneront,... et la bourse aussi.

L. M.

On petit Thomas.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi Thomas que ne vollionl crairè què cein que vayont, qu'on arâi bio lâo sacremeintâ qu'on dit la pura vretâ, cein ne sai dè rein. Y'ein a mémameint que ne sè conteintont pas pi dè vairè, faut onco que totséyont, et clliâosiquie sont lè plie Thomas dè ti, kâ sont tot coumeint lo tot vretablio.

La trouïe à Dzozon avâi met bas onzè petits caïenets, et on part dè dzo ein aprés, tracivont pè lè z'éboitons et dzingâvont què dâi sorciers. On dzo qu'on avâi portâ à medzi à la mére, clliâo petits bétions qu'aviont dza lo goût dè tricliâ et dè voiffâ, gadrouillivont et remâofâvont per dedein l'audzo. Lo bouébo à Dzozon, que lè va vairè, sè met à lè comptâ ein lâo poseint la man su lo dou à mésoura que lè comptâvè.

— Eh bin ! lâi fâ son pére, diéro ein as-tou comptâ dè clliâo petits portsets ?

— Dix, repond lo bouébo.

— Coumeint dix ! te t'es trompâ, dussè ein avâi onzè.

— C'est que, repond lo bouébo, lo onziémo corressâi pè lo fond dâi z'éboitons et n'é pas pu lo comptâ.

On clliou rivâ. — François, desâi on menistrè à n'on soulon que ne fifâvè que dâo mame, cllia bourtiâ dè gottè est ton pe grand ennemi, fâ atteinchon !

— Portant, monsu lo menistrè, repond lo soiffeu, vo z'é oïu derè à vo-mémo que faillâi amâ sè z'ennemi ?

— L'est veré, se fe lo menistrè, mâ n'è jamé de que lè faillâi avalâ.

LE REBOUTEUR DE SA MAJESTÉ

II

Les médecins promenèrent leurs regards sur le cou du roi ; le premier posa très délicatement son doigt sur la peau du monarque, ce qui, malgré la précaution, arracha au patient un aïe ! douloureux.

— *Nervi contensi sunt*, ajouta le disciple d'Esculape en regardant ses confrères.

— *Lenimenta, lenimenta*, répétèrent les autres, en se rengorgeant avec fatuité.

— Laissez donc là votre latin d'antichambre, repartit le roi, et parlez en français : si j'ai les nerfs du cou tendus, ordonnez des émollients et laissez-moi reposer ; le repos est le meilleur des remèdes ; bonsoir, messieurs.

Marie de Médicis elle-même, sur l'invitation de Henri, rentra dans ses appartements ; les chambellans furent seuls chargés de veiller le roi de France ; malgré sa fatigue de la journée et ses souffrances du moment, dix minutes plus tard Henri IV paraissait dormir.

Ce matin-là, ainsi que nous venons de le voir, une grande partie de chasse avait eu lieu dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye.

Le duc de Bouillon, Villeroy, Brulard de Puiseux comte de Berny, Montbazon, Lavardin, La Force, de Luynes, le duc d'Epernon et plusieurs autres gentilshommes avaient été invités à accompagner Sa Majesté.

Jusqu'à deux heures de l'après-midi, tout s'était passé le plus agréablement du monde. Après une longue battue en forêt, Henri IV et ses invités étaient rentrés, vers midi, au château, à peine achevé, où un copieux déjeuner les attendait. Un heure après, la chasse avait regagné le plus épais du bois, se livrant avec ardeur à ses exploits cynégétiques, lorsque le roi avait fait la chute que nous savons.

Cet accident, sans gravité apparente, arrivait bien mal à propos ; depuis longtemps, déjà, la cour se promettait de célébrer magnifiquement la Toussaint, et voilà qu'à la veille de cette grande fête, le roi prenait le lit. Quinze jours restaient, il est vrai, pour atteindre la date chrétienne, mais Henri de Navarre serait-il rétabli ; nul ne le savait.

Ce jour de la Toussaint, de l'an 1608, ne devait pas seulement être une fête religieuse, mais encore une journée mémorable au point de vue politique. L'ambassadeur des Pays-Bas, avec lequel on avait ébauché, ces derniers mois, un traité de commerce, devait y apposer sa signature dans la matinée ; après le dîner, une